

Sondes KHAMLIA \*

## Russell et Deleuze

### Une rencontre manquée entre logique et métaphysique

**Abstract:** Cet article se propose d'étudier les divergences radicales entre deux figures de la philosophie contemporaine, Bertrand Russell et Gilles Deleuze en explorant leurs conceptions respectives de la philosophie, de son rôle ainsi que son rapport à la logique. À partir de la critique de la conception deleuzienne, jugée comme poétique, nous essayons de défendre deux idées essentielles. Premièrement, la philosophie analytique de Russell représente un modèle qui renforce l'investigation philosophique en lui procurant des outils de travail fiables. De plus, cette philosophie n'a jamais été détachée des engagements éthiques. Deuxièmement, les divergences avec la philosophie de Deleuze s'expliquent, en partie, par la difficulté de la réception de la philosophie analytique en France durant les années soixante

**Keywords:** Russell, Deleuze, atomisme logique, géophilosophie, radicalisme antimétaphysique.

#### Introduction

Comment aborder la philosophie ? Est-ce que la méditation autour de sa signification serait la première interrogation qui nous permettrait de nous initier ? Un simple aperçu historique des réponses proposées à cette épreuve nous révèle que les philosophes semblent être incapables de trouver une réponse exhaustive et définitive à cette interrogation. Leurs essais sont souvent confus ou incomplets voire même contradictoires. C'est ainsi, par exemple, qu'Aristote pensait qu'elle est « un amour de la sagesse » et une quête désintéressée de la vérité. Kant, par ailleurs, la considérait comme un savoir délimité et hautement rationnel en rapport avec les principes fondamentaux de la condition humaine incluant notre connaissance du monde extérieurs, notre morale et de nos attentes. L'histoire de la philosophie nous révèle que l'interrogation 'qu'est-ce que la philosophie ?', serait, à juste titre, un objet de traitement ou de réflexion créative. Par conséquent, prétendre atteindre une vérité immuable serait antiphilosophique, car cela anéantirait le principe même d'une réflexion libre. Celle-ci devrait avoir

---

\* Université de Tunis, Tunisie;  
e-mail: sondos.khamlia@fshst.u-tunis.tn

une finalité. Tous les philosophes sont, presque, unanimes sur le fait que cette fin est la recherche de la vérité. Devrait-t-on, de ce point de vue, s'attendre à une seule vérité ?

Afin de répondre, succinctement, à cette question épineuse, il faut noter d'abord que la vérité est constamment abordée selon divers angles de vue, qu'elle est intrinsèquement liée aux diverses théories de la connaissance ou aux systèmes philosophiques (un empirisme, un rationalisme, un idéalisme, un réalisme etc.). Ainsi, philosopher, ou plus exactement, introduire à la philosophie veut-il dire, commencer par se résigner à demeurer sur le seuil de la philosophie et se contenter de réfléchir à ce qu'on veut savoir, à poser des questions claires, simples pour parvenir à saisir ce vers quoi il faut s'orienter. Il ne faut pas, toutefois, en inférer que la philosophie est une affaire personnelle ou une attitude subjectiviste du philosophe, car les traditions classiques lui ont conféré la tâche de rechercher et de parvenir à la vérité. Et même si la démarche est subjective, la vérité n'en n'est pas une. En fait, toute démarche subjective du philosophe demeure toujours orientée vers cette finalité objective, à savoir l'acquisition de la vérité. Paradoxalement, cette acquisition n'est qu'un leurre, mais elle est en même temps ce qui donne sens à la démarche du philosophe. En posant cette question de la vérité, on ne peut négliger son aspect subjectif, même s'il n'est pas le seul élément décisif. Le philosophe, tout comme le scientifique, cherche à *affûter* la raison. C'est pour cette raison que le deuxième élément fondamental d'un acte de philosopher consiste à entraîner la transformation du sens même de la vérité. La vérité en philosophie se dit de plusieurs manières. Or, Si tel est le cas, et qu'on admette que le dessein de la philosophie est la quête de la vérité dans l'espoir de pouvoir l'acquérir, quel est le sens de la vérité ? Faut-il commencer par le langage qui exprime cette vérité ?

Commencer par la dernière interrogation pourrait bien nous orienter vers la réflexion autour de la question fondamentale précédemment formulée : comment philosopher ? En philosophie aussi bien qu'en science, il est de bonne manière de chercher à s'entendre sur les définitions et les significations des termes qu'on utilise. Il est, de ce fait, indispensable de définir, dès l'abord, ce dont on parle. Ce constat paraît évident, mais en réalité, la tâche est beaucoup plus compliquée qu'on ne le croit. En effet, si l'on s'interroge sur le sens qu'on donne aux mots 'vrai' et 'vérité', il apparaît aussitôt que nous employons des expressions en des sens différents et irréductibles les uns aux autres. La vérité serait une description 'fidèle' du réel ou sa reconstitution. Il est évident qu'elle est dépendante de lui. Il est d'autant que les philosophies, basées sur des systèmes ou des théories de la connaissance, ne conçoivent pas ce réel de la même manière et, partant, n'ont pas la même acception de la

vérité. La résolution de cette question épineuse pourrait bien être cherchée du côté de la logique.

En fait, selon les logiciens du vingtième siècle, vouloir déterminer son sens, soit en philosophie, ou en science est une tâche, non seulement difficile mais, peut-être, inutile. Ces logiciens, préfèrent plutôt la détermination de ses conditions. Les traits généraux qui caractérisent cette philosophie analytique, à laquelle Russell (1872-1970), philosophe, mathématicien et logicien anglais s'est consacré, sont exposés dans des travaux qui ont considérablement contribué au renouvellement de la logique classique. Ces travaux peuvent être résumés dans trois caractéristiques principales reliées qui touchent premièrement aux domaines des recherches philosophiques, à leurs moyens et leurs fins. Ces trois axes déterminent et justifient même la rupture réalisée par ce mouvement avec les autres traditions dominantes (kantisme, hégélianisme). En réalité, la défiance progressive à l'égard des systèmes métaphysiques porte la question du sens sous les feux de la critique. Cette défiance, qui mènera au désarroi de la métaphysique, touche à ses sources car l'intuition philosophique privilégiée sera remplacée par une analyse logique de la pensée. Cette réforme qui va battre en brèche les méthodes métaphysiques, s'est, en fait, inspirée des sciences positives qui vont remplacer les méthodes spéculatives. Lois de la logique, observation et expérience se substituent aux spéculations et aux médiations extra-sensibles. Une telle philosophie, nouvelle, cesse de valoir comme la justification ultime de l'ordre du monde, pour valoir seulement comme garantie du caractère à la fois légitime et opératoire de nos démarches cognitives orientées principalement vers la connaissance et l'action.

Cette reconquête du sens par la voie de l'analyse, comme tout attitude philosophique, ne passe pas sans critique car, comme ne l'avons précisé plus haut, c'est la nature même de la philosophie qui exige ces mutations perpétuelles. Ainsi, d'autres mouvements philosophiques ont identifié la pratique de la philosophie à une activité de création de concept en dialogue avec d'autres disciplines telles que la psychanalyse, la littérature et les sciences sociales. Dans un contexte poststructuraliste, Deleuze développe des concepts tels que *la différence*, *la répétition* et *le désir*. Il s'intéresse également aux relations entre la philosophie, l'art et la littérature. Cette perception de la philosophie a pour assise une ontologie de la différence et du devenir. Ainsi, la réalité n'est pas une image à reproduire dans un langage simple et clair, elle est plutôt un processus dynamique et fluide. Cette ontologie du devenir ne se soucie pas des essences fixes, mais s'intéresse aux transformations et aux mutations des choses. Nous sommes, de ce fait, entre deux approches, deux styles et deux intérêts très contradictoires de la philosophie. Ces divergences d'orientations philosophiques justifient les styles d'écriture

adoptés par chacun des deux philosophes. Ainsi, Russell choisit-il un style clair et précis, alors que Deleuze préfère un style dense et complexe, souvent poétique, mais surtout qui exige au préalable une familiarité avec ses concepts. Cette divergence de style implique la divergence des deux traditions philosophiques, l'une incarnée dans la logique, l'analyse et la clarté, et l'autre est plutôt imprégnée de métaphysique, préoccupée par la création des concepts et la critique des structures.

## 1. Logique, langage et ontologie chez Russell

### 1. 1. Le prima de la logique moderne

Malgré l'influence des idées de Wittgenstein, la méthode philosophique de Russell a, à bien des égards, introduit des changements de perspective dans l'approche analytique. Même si les questions abordées sont classiques, le mode de pratiquer la philosophie est, certes, original. En fait, Russell s'approprie avec beaucoup de souplesse des idées empruntées à d'autres doctrines précédentes sans s'enfermer dans l'une ou l'autre. L'ambition principale de ce courant est d'introduire en philosophie la méthode d'analyse déjà utilisée avec succès dans le domaine des mathématiques. Cette méthode, telle que décrite par Russell, représente *la* méthode scientifique en philosophie, dans la mesure où elle est le seul et unique moyen pour garantir sa scientificité. La philosophie n'est plus, désormais, un ensemble de chimères ou de spéculations qui portent sur des concepts douteux voire problématiques, mais un mode spécifique de la connaissance, car *« comme toutes les autres disciplines, (elle) a pour but principal la connaissance ; mais c'est une connaissance qui confère l'unité et l'ordre à l'ensemble des sciences et elle est le résultat d'un examen critique des fondements sur lesquels sont édifiés nos convictions, nos préjugés et nos croyances »*<sup>1</sup>.

Le projet philosophique majeur de Russell était, en fait, l'établissement d'un bien fondé des mathématiques et de la connaissance du monde extérieur. Le premier objectif a pour assise l'évidence logique, et le second se base sur l'évidence empirique. C'est ce projet qu'il partage avec Frege. Il décrit cette *méthode* de philosopher héritée de Frege dans ces termes: *« je l'ai vu progressivement s'imposer à moi, comme quelque chose capable de fournir adéquatement dans toutes les branches de la philosophie toute la connaissance scientifique objective qu'il est possible d'atteindre »*<sup>2</sup>.

La thèse philosophique développée par Russell et Wittgenstein au 20<sup>ème</sup> siècle qui va instaurer l'orientation analytique est dite, selon sa propre appellation, « un atomisme logique ». Elle représente l'une des thèses les plus influentes du mouvement. Après le logicisme de Frege, et

les attitudes philosophiques hostiles à la métaphysique défendue par Wittgenstein, l'atomisme logique de Russell fournit à la fois une théorie de la connaissance, une ontologie ainsi qu'une méthode d'investigation philosophique ancrée dans l'analyse logique du langage. L'objectif général est de montrer que la valeur de la philosophie réside dans son pouvoir critique et dans la quête de la vérité objective. Pour cela, Russell, de par sa vocation (mathématicien et logicien), a mis en place une démarche philosophique qui repose sur deux piliers fondamentaux. D'abord, son atomisme logique conçu comme une théorie de la connaissance fondatrice de la philosophie analytique et la thèse ontologique qui lui sert de socle. Cet atomisme logique repose, inséparablement, sur une théorie de la connaissance, une ontologie et un usage spécifique du langage.

À la suite de sa critique de l'idéalisme kantien et hégélien, Russell élabore cette théorie, qui représentera par la suite l'un des mouvements fondamentaux de la philosophie analytique, élaboré entre 1910 et 1920. L'atomisme logique peut être défini comme un rejet du monisme idéaliste et un appel à un pluralisme irréductible dans le monde. De ce fait, il est tenu pour une forme de réalisme analytique dans la mesure où Russell cherchait dans cette théorie de la connaissance des réponses à des questions essentielles qui relèvent de la métaphysique et de l'ontologie. Cet empirisme analytique emprunté explique sa conception de la réalité. En effet, étant influencé par le développement des mathématiques et de la logique du dix-neuvième siècle, l'orientation atomiste logique se particularise par ses caractéristiques méthodologiques permettant de chasser le non-sens. Russell utilise ainsi des outils conceptuels précis et des méthodes bien déterminées pour garantir la précision, la clarté et l'exactitude. On comprend pour quelle raison la logique doit devancer la connaissance. En effet, dans la mesure où elle est entendue comme une théorie déductive du raisonnement, celle-ci met en évidence l'importance de la justification et s'engage dans une double activité indivisible : objectiver les sens et détenir la vérité. L'interrogation épistémologique autour de notre connaissance du monde extérieur s'accompagne d'une élaboration de la philosophie conçue comme une activité de clarification du langage que véhicule le savoir empirique. L'analyse, selon la leçon russellienne, consiste à décomposer le langage jusqu'aux éléments les plus simples et indécomposables.

L'un des résultats de cette perspective, c'est notre compréhension des énoncés concernant le monde extérieur et notre capacité de s'assurer qu'ils sont vrais et qu'ils deviennent moins problématiques dans la mesure où la logique et la théorie de l'atomisme logique sont au service de l'ontologie. En effet, l'atomisme logique repose sur une ontologie pluraliste, et s'est servi de l'analyse logico-grammaticale pour

accompagner cette théorie de la connaissance. E ce sens, le monde, qui selon lui est constitué de faits, est isomorphe au langage qui le décrit. Dans un langage *parfait*, chaque proposition atomique correspond à un fait atomique : elle le reflète. La correspondance est univoque. Cette thèse explique comment Russell a effectué un transfert du problème de l'existence du champ de réflexion philosophique au champ de l'analyse logique. Cette conception ontologique russellienne, résumée dans son atomisme logique et sa conception correspondantiste de la vérité, confère un nouveau sens à l'existence et introduit de nouvelles idées autour de la signification et des moyens de la saisir. Ainsi, cette ontologie pluraliste donne-t-elle une priorité à la logique et légitime-t-elle l'analyse.

Si le primat de la logique et de l'analyse en sciences se justifie par la capacité de constituer la vérité et la décrire dans un discours rationnel et clair, en philosophie, l'analyse doit s'approprier la réalité et la laisser se déployer. En fait, l'analyse telle que pratiquée en philosophie, représente une tâche au service d'une vision compréhensive du monde qui permet de formuler une vision cohérente intégrant les savoirs partiels que les sciences mettent à notre disposition. Philosophier, nécessite la logique, non pas parce qu'elle est un simple outil d'organisation du savoir, mais parce qu'elle est entendue comme une méthode philosophique. Dit autrement, l'analyse *« utilisée par Russell n'est à aucun moment considérée comme un simple moyen d'investigation conceptuelle mais comme un authentique procès d'explication, de déploiement de la réalité objective. À travers les distinctions logiques des mots et les relations des symboles, l'analyse grammaticale et logique ont pour finalité d'atteindre des distinctions et des relations réelles. Le discours logico-mathématique a un sens et s'applique parce que l'analyse sait discerner à travers le jeu des symboles l'organisation des choses mêmes »*.

De cette manière, le statut de la logique dans l'investigation philosophique est celui d'un régulateur car il donne sens aux choses, aux faits, aux relations, voire au réel. La logique seule est capable, à travers son langage logico-philosophique, de rendre compte de la structure ontologique atomique du monde. Dans ces écrits tardifs, Russell défend une philosophie qu'on peut résumer comme suit : il existe un rapport entre l'analyse des propositions et la philosophie. Ce rapport est indéniable. Toutefois, il faut préciser au préalable que sous l'influence de Wittgenstein, Russell est convaincu que la connaissance philosophique n'est pas essentiellement distincte de la connaissance scientifique ; elle s'en écarte seulement dans sa dimension critique. De ce fait, la philosophie dépasse le cadre d'une simple entreprise de connaissance, pour acquérir la valeur d'une entreprise de libération.

La philosophie analytique est devenue grâce à son outil logique l'un des courants les plus importants du XXème siècle, et probablement le plus influent, grâce à ses multiples développements et transmutations

qui sont à l'origine de ses diverses évolutions. Ces mutations ont révolutionné la signification et la tâche de la philosophie ainsi que ses rapports aux sciences. En effet, dans un esprit critique et évolutif en permanence, ces philosophes ont déconstruit le modèle doctrinal voire dogmatique de la pensée philosophique. À l'encontre des philosophies classiques qui sacralisent ses théories de la connaissance, la philosophie analytique incarne un nouveau mode de philosopher, axé sur l'analyse logique du langage de la science et de la philosophie. Cette mutation de la méthodologie, de l'objet et de l'intérêt de la philosophie s'explique, notamment, par le progrès gigantesque des sciences. Celui-ci a engendré divers questionnements relatifs à la théorie de la connaissance, aux statut ontologiques des objets *réels* étudiés, aux valeurs de nos croyances et surtout au rôle de la philosophie.

Cette orientation philosophique, nommée analytique, a mis en question sa légitimité et son utilité, ainsi que l'ampleur de son domaine à venir, dans la mesure où elle ne peut plus revendiquer une contribution dans l'édification des connaissances scientifiques. La philosophie, après l'avènement de la tradition analytique, se caractérise principalement par la réduction des problèmes philosophiques à des problèmes de langage et des problèmes de significations. En effet, ces problèmes concernent le langage et se résolvent à travers lui. À cet égard, l'activité philosophique que défendent les partisans de ce mouvement, est conçue sous forme d'une philosophie scientifique des sciences ayant pour objectif l'élimination de tout usage pervers du langage dans la constitution du savoir.

Grâce à cet intérêt porté au langage, non seulement, la philosophie n'est pas une quête de la vérité, mais aussi elle ne peut plus se prononcer sur la vérité ou la fausseté des énoncés scientifiques. Elle a pour mission de déterminer la clarté et la signification des énoncés empiriques. Elle doit s'assurer de la forme logique du langage pour qu'il soit une image réelle des objets du monde. L'analyse logique du langage est devenue l'assise de tout projet philosophique analytique. Autrement dit, analyser le langage signifie le clarifier, la clarification étant une délimitation du pensable et nécessairement du dicible, car selon la leçon wittgensteinienne, « *(s)ur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence* <sup>4</sup> ».

Cette phrase résume tout le projet analytique initié par Frege, Russell et Whitehead, poursuivi ensuite par le Cercle de Vienne. Elle incarne un empirisme logique qui critique, de manière accentuée, toute méthode d'acquisition du savoir qui n'emprunte pas de méthode scientifique. Car, dans le cas contraire, c'est-à-dire si on se fie à des concepts tels que l'infini, l'au-delà, etc., cela signifie laisser la voie à l'incertitude, au non-scientifique et aux dogmes. La réflexion sur les problèmes de l'existence est, communément, associée à la philosophie et à la métaphysique. Cette dernière s'intéresse essentiellement aux catégories de l'être et le non-

être. La réflexion scientifique, par contre, focalise sur le sens du réel de ces objets et sur les relations qui existent entre le sujet et l'objet. Cette réflexion est souvent ancrée dans l'empirique, seul garant de la vérité des idées à propos de ces objets. Autrement dit, la réflexion scientifique autour du réel se rattache toujours à une théorie de la connaissance.

Une synopsis de l'histoire de la philosophie montre qu'une véritable révolution de la philosophie a émergé grâce à ce radicalisme antimétaphysique. Bien que le rejet de la métaphysique ne représente pas une activité authentique de la philosophie analytique, il lui revient le mérite de déconstruire la conviction ou le dogme que la métaphysique s'inscrit au cœur de la pensée philosophique. Cette radicalisation de la critique de la métaphysique constitue le pilier fondamental du projet philosophique des philosophes analytiques. En effet, Russell, estime que très peu de métaphysiciens ont réussi à constater le caractère incertain et stérile des doctrines classiques. D'autres philosophes, tel que Carnap, ont accentué cette attitude critique en rendant le discours de la métaphysique une forme de *pathologie du langage* et le métaphysicien *un artiste fourvoyé*.

## 1. 2. L'éradication de la métaphysique ?

Elle est souvent définie comme étant la philosophie première (Aristote). Depuis le moyen âge, elle est communément conçue comme la connaissance en tant qu'elle est indépendante ou au-delà de l'expérience. C'est la quête de l'essence, de l'« Être » des choses indépendamment de leurs apparences empiriques. Aristote disait qu'elle est « *science de l'être en tant qu'être* ». Conçue comme une recherche des principes et des causes premières et fondamentales de l'existence, de la science et de l'action, la métaphysique a préservé ce caractère absolu et inconditionnel. Chez les philosophes analytiques, elle est souvent associée à un discours incertain et stérile. Ces énoncés sont dépourvus de sens. La recherche incessante de l'univocité, de la monosémie et de la clarté par l'analyse logique du langage permet de vérifier la véracité de son contenu et, partant, le désarroi de la métaphysique identifiée comme un discours non-scientifique. D'où sa stérilité.

Au reste, comment Russell va-t-il penser la question de l'existence ? Est-il évident que les choses réelles (objets de notre connaissance individuelle) existent de manière à pouvoir confondre réalité et existence ? Ces deux interrogations fondamentales pour la philosophie, de manière générale, *re*-confirment le parallèle qui existe depuis l'Antiquité, celui de l'axe ontologique et de l'axe cognitif. Deux autres interrogations s'imposent alors : puis-je connaître tout ce à quoi je peux penser ? Tout ce à quoi je peux penser existe-t-il *réellement* ?



À cette question, Russell répond de la manière suivante : « *je pense qu'une quantité incroyable de fausse philosophie découle de ce que l'on n'a pas réalisé ce qu' "existence" veut dire* »<sup>5</sup>. Cette affirmation révèle l'inquiétude de Russell, aussi bien que celle des autres logiciens analytiques, et la nécessité de se prononcer sur ces confusions logiques et philosophiques. La plus importante parmi elles, c'est la confusion entre l'existence des choses et les propriétés des fonctions propositionnelles. En raison de cette confusion qui peut engendrer l'attribution de l'existence à quelque chose – seulement parce qu'elle possède un nom – Russell relève la première cause de cette confusion. Celle-ci provient d'une double méprise sur ce concept, entraînant ainsi une confusion dans la philosophie. En fait, *existence* se dit de différentes façons et peut être décrite de manières diverses. Par conséquent, disqualifier le rôle de la logique, c'est discréditer la vérité et la valeur de la philosophie. En somme, le projet de Russell, aussi bien que celui de l'ensemble du mouvement analytique, aspire vers une philosophie qui emprunte à la science sa rigueur et sa clarté. Il s'agit d'un mouvement qui cible la métaphysique et ses outils d'argumentation. Les concepts, de ce point de vue, forment un point de divergence radicale entre la tradition analytique et celle continentale.

## **2. Deleuze : une géophilosophie face à l'analyse logique**

### **2. 1. Deux modes de philosopher**

Il est important de noter, tout d'abord, que Deleuze s'est intéressé à la philosophie anglo-saxonne ainsi qu'à la logique de Russell et de Frege, essentiellement dans son ouvrage *Logique du sens*, pour marquer les divergences et ainsi, s'en démarquer. La distinction entre philosophie analytique et la philosophie continentale est généralement liée à leurs appartenances géographiques. Aussi, la première est-elle considérée comme une philosophie anglo-saxonne alors que la seconde est reconnue comme une philosophie d'origine allemande. Leurs différences ne se limitent pas aux zones géographiques, voire à leurs histoires et à leurs cultures respectives. Il s'agit également de différences relatives aux modes de philosopher et d'aspirations à cet acte. À cet égard, souvent, les historiens de la philosophie relèvent, une divergence de style, car la tradition continentale est imprégnée dans l'herméneutique de toute la réalité et a pour vocation l'interprétation de l'histoire, de la philosophie, et de la croyance à la nécessité de la métaphysique.

Par contre, les philosophes analytiques, marqués par le souci de la clarté et de la rigueur de la logique, pensent que, d'une part, les

questions philosophiques sont transhistoriques et d'autre, estiment que certaines questions sont stériles et ne méritent pas une attention particulière de la part du philosophe, tout simplement parce que les objets et les substances autour desquelles s'interrogent ces philosophes, sont irréels et illusoire. Russell, ainsi que ces successeurs analytiques, les classent dans la case d'une métaphysique à déraciner, ou les identifient comme étant des dogmes religieux. Russell affirme, à ce propos, *« Je crois que les motifs religieux et éthiques, en dépit des systèmes superbement ingénieux auxquels ils ont donné naissance, ont constitué dans l'ensemble un obstacle au progrès de la philosophie, et devraient maintenant être écartés consciemment par ceux qui souhaitent découvrir quelque vérité philosophique. À l'origine, la science était empêtrée dans des motifs similaires qui l'entravaient dans ses avancées. C'est, je le maintiens, de la science plutôt que de l'éthique ou de la religion que la philosophie doit tirer son inspiration. On attend d'un philosophe qu'il nous dise quelque chose sur la nature de l'univers considéré comme un tout et qu'il donne des fondements, soit à l'optimisme soit au pessimisme. Ces deux attentes me semblent erronées »*<sup>6</sup>.

Si les questions insolubles sont récurrentes, elles méritent d'être réactualisées et traitées à travers de nouvelles argumentations. Selon la tradition continentale, la rigueur vaut pour les mathématiques ainsi que pour les sciences exactes, mais elle n'est pas valable pour la philosophie. Étant donné que la logique est conçue comme une simple mécanique de la pensée, certains ont proposé de la détruire car elle n'est pas le lieu originaire de la vérité. Tel est le cas de Heidegger<sup>7</sup> – qui a largement influencé la pensée de Deleuze, qui estime que la logique est trop réductionniste<sup>8</sup> et qu'on devrait penser contre elle et revenir au sens classique et originaire du logos tel qu'il est apparu au premier âge de la philosophie. Hostile à la logique moderne, Heidegger affirme : *« la pensée ne commence pour la première fois que si nous avons éprouvé que la raison glorifiée depuis des siècles est l'ennemi la plus acharnée de la pensée »*<sup>9</sup>.

Dans cette même veine, Deleuze estime que *« (c)'est une véritable haine de la philosophie qui anime la logique, dans sa rivalité ou sa volonté de supplanter la philosophie »*<sup>10</sup>. Il réclame dans un passage précédent la pratique de la philosophie permet de chercher l'ordre afin d'éviter le chaos. Deleuze explique à ce propos : *« (N)ous demandons seulement un peu d'ordre pour nous protéger du chaos (...). Nous demandons seulement que nos idées s'enchaînent suivant un minimum de règles constantes, et l'association des idées n'a jamais eu d'autre sens, nous fournir ces règles protectrices, ressemblance, contiguïté, causalité, qui nous permettent de mettre un peu d'ordre dans les idées, de passer de l'une à l'autre suivant un ordre de l'espace et du temps »*<sup>11</sup>. Cette affirmation explicite sa conception de la logique : de simples règles d'organisation de la pensée. Deleuze aurait peut-être changé d'avis s'il avait compris que pensée et réel forment une seule entité selon Russell. Organiser la pensée et les objets du monde ne constituent qu'un seul acte.

Dans quel sens renoncer à faire appel à l'outil logique, synonyme de clarté, de précision et de rigueur, pourrait-il nous protéger du désordre conceptuel ? L'attitude herméneutique identifiée à un processus d'interprétation du monde pourrait-elle se passer d'un discours clair où chaque signe possède une signification distincte ? La philosophie, selon Deleuze, a-t-elle changé de finalités et d'attentes ? Pour quelle raison Deleuze a-t-il utilisé le mot « haine »<sup>12</sup> pour décrire le rapport de la philosophie à la logique ?

Avant de répondre à ces questions, arrêtons-nous sur quelques caractéristiques de la pensée deleuzienne. De manière générale, la définition de la philosophie qui a jalonné l'œuvre de Deleuze est exprimée dans ces termes : « *la philosophie n'est pas un simple art de former, d'inventer ou de fabriquer des concepts, car les concepts ne sont pas nécessairement des formes, des trouvailles ou des produits. La philosophie, plus rigoureusement, est la discipline qui consiste à créer*<sup>13</sup> *des concepts*<sup>14</sup> ». Depuis l'Antiquité, la philosophie, semblerait avoir été cet incessant renouvellement de concepts, lequel renouvellement accompagne chaque nouvelle doctrine philosophique. L'étude de l'histoire de la philosophie nous révèle également que la pensée philosophique a été à l'origine un effort de constitution, de sculpture de concepts divers, qui ont servi d'assises à des courants philosophiques, souvent antagonistes. L'histoire nous révèle également que les polémiques qui ont accompagné l'apparition de ces concepts relèvent de leurs sens et de leurs valeurs, compte tenu des exigences qu'ils prêtent à leurs pratiques. Ainsi, en procédant à lecture de certaines problématiques de l'histoire et de la philosophie à la lumière des thèses défendues par Deleuze, s'aperçoit-on que le contexte épistémique et critique de cette philosophie manifeste un tiraillement entre deux grandes conceptions du monde et deux manières possibles ou acceptables de le décrire.

La philosophie de Deleuze, pareille en cela à la philosophie continentale de son temps, représente un modèle littéraire. Les philosophes, souvent des littérateurs, sont, en fait, des intellectuels animés, entre autres, par des engagements politiques et / ou éthiques. Un philosophe qui peut faire école est attaché à son contexte culturel et politique et ne peut, ainsi, s'empêcher d'y prendre part. La philosophie analytique, qui a toujours défendu un modèle scientifique, partage cette association entre le savoir et le militantisme. La philosophie de Russell en est l'illustration. En fait, tout au long de sa carrière, ce philosophe s'est intéressé, à des problématiques qui relèvent de la philosophie politique, morale et celle de l'éducation etc. Ses ouvrages, que *A Political Life*, *Principes de reconstruction sociale*, *Idéaux politiques*, *La Conquête du bonheur*, *Education and the Social Order* illustre cette association. Toutefois, les divergences entre les deux traditions ne touchent pas aux domaines d'investigations philosophiques, mais sont plutôt relatives aux méthodes

de faire de la philosophie, à leurs fondements et à leurs métaphysiques ou ontologies respectives. Certes, Russell ne partage pas le point de vue de Deleuze à propos de la mission fondamentale assignée à la philosophie, celle de créer des concepts (car ils ne définissent pas '*le concept*' de la même manière) ; néanmoins, leurs conceptions autour de l'engagement éthique de la philosophie sont proches.

### 3. 2. Définition et fonction de la philosophie chez Deleuze

Pour Deleuze, l'activité philosophique est fondamentalement créatrice. Elle est définie comme l'*art de former, d'inventer, de fabriquer* des concepts. Ceux-ci ne reflètent pas le réel empirique. De ce fait, le philosophe est représenté comme suit : « *(il) est l'ami du concept, il est en puissance de concept. C'est dire que la philosophie n'est pas un simple art de former, d'inventer ou de fabriquer des concepts, car les concepts ne sont pas nécessairement des formes, des trouvailles ou des produits. La philosophie, plus rigoureusement, est la discipline qui consiste à créer des concepts*<sup>15</sup> ». Dire que la besogne du philosophe consiste à créer des concepts en inventant des mots nouveaux ou des usages différents signifie, comme le précise Deleuze, qu'elle tend à « *(T)racier, inventer, créer, c'est la trinité philosophique* <sup>16</sup> ».

Russell, en revanche, n'assied pas sa philosophie sur une métaphysique, mais sur une ontologie et une théorie de la connaissance. Celle-ci se repose sur des concepts appelés '*universaux*'. La définition et le statut des universaux sont expliqués, notamment, dans *La Philosophie de l'atomisme logique* et dans *Problèmes de philosophie*. Un universel est conçu comme le résultat d'une perception. Il peut être entendu comme concept dans la mesure où il est le résultat d'un acte de conscience établi par l'esprit à partir d'une expérience directe <sup>17</sup> dite '*accointance*' qui est nettement différente de la conscience par description. Un universel peut être défini comme un concept dans la mesure où il est le résultat d'une appréhension par l'expérience. Elle permet de connaître les caractéristiques sensibles des objets, leurs relations aux autres objets et à l'espace-temps. Bien qu'ils soient le résultat d'une opération mentale personnelle, les universaux ne sont pas des pensées individuelles, ni éphémères. Au contraire, Russell conçoit ces entités comme des entités objectives et subsistantes. Les universaux russelliens sont appréhendés à partir d'un réalisme platoniste : réels et immuables, ils représentent des éléments logiques constitutifs du monde et de la connaissance. En fait, d'un point de vue atomiste logique, appelé aussi « réalisme analytique », ces universaux forment les piliers de la vérité, car ils correspondent à des « formes » d'objets et à leurs relations mutuelles.

Même si Deleuze refuse à la philosophie la fonction d'acquérir des savoirs ou de garantir la cohérence de l'argumentation, et même qu'il la distancie de la science<sup>18</sup> et qu'il lui assigne la mission de donner

consistance au réel grâce à la création de concepts, une ressemblance structurelle peut être défendue entre concepts deleuziens et universaux russelliens. Cette proximité apparente s'explique par le fait qu'un concept philosophique ne reflète pas le réel, il « *se confond avec le simple vécu, même défini comme une multiplicité de fusion, ou comme immanence d'un flux au sujet*<sup>19</sup> », tout comme un universel russellien.

En dépit de cette ressemblance apparente, on ne pourrait en aucun cas inférer une ressemblance ontologique ou épistémologique entre concept et universaux. En effet, quoique Deleuze partage avec Russell le refus du monisme hégélianiste, il demeure diamétralement opposé au sujet de la nature dynamique de ces concepts, contraires à la nature statique et rigide des universaux. Étant vidés de leur fonction épistémologique, ceux-ci engagent une herméneutique de la réalité qui s'intéresse principalement au sens et au discours. Un concept, tout comme le remarque D. Burks possède un « *trait intensif, l'intension, ne revient nullement à l'abstraction des Universaux en tant que généralité ni aux variables de la science en tant que particularité. Ni constante, ni variable, le trait intensif singulier est une variation à la différence de la variable*<sup>20</sup> ».

On comprend parfaitement les raisons pour lesquelles Deleuze insiste sur la distinction nette entre recherches scientifiques et investigations philosophiques. Cette distinction n'implique pas nécessairement une rupture, dans la mesure où « *(l)a science n'a nul besoin de la philosophie pour ses tâches* ». Toutefois, la philosophie au sens deleuzien ne se contente pas de la constitution scientifique des objets du réel, car la fonction n'implique pas une existence. La philosophie s'approprie le droit de constituer les concepts, car elle est seule à pouvoir concevoir le réel dans sa totalité. En termes deleuziens, « *quand un objet est scientifiquement construit par fonctions, par exemple un espace géométrique, il reste à en chercher le concept philosophique qui n'est nullement donné dans la fonction*<sup>21</sup> ».

Cette dernière confirmation remet en cause le rôle incontournable de la logique tel que déterminé par Russell et la tradition analytique. Elle révèle de même l'influence du contexte français du vingtième siècle sur la conception deleuzienne des rapports entre science et philosophie, et particulièrement le statut de la logique dans l'établissement de cette relation. Cette exclusion de la logique de la sphère de la philosophie s'explique par le fait qu'elle est rigide et réductionniste<sup>22</sup>. La philosophie est par nature créative et conceptuelle. Elle ne peut être identifiée à une activité « thérapeutique » du langage. Bien au contraire, le succès d'une philosophie est, aux yeux de Deleuze, jugé selon son caractère créatif. Dans cette perspective, l'hostilité envers la logique s'explique par son caractère réductionniste et par le fait qu'elle juge la métaphysique comme un ennemi à éradiquer. La logique n'est pas donc un outil neutre

car elle dénature la philosophie à cause de son attitude hostile à la métaphysique.

Expliquant le danger que le philosophe encourt en faisant appel à l'outil logique, Deleuze précise que « (c)'est une véritable haine qui anime la logique, dans sa rivalité ou sa volonté de supplanter la philosophie. Elle tue le concept deux fois. Pourtant le concept renaît, parce qu'il n'est pas une fonction scientifique, et parce qu'il n'est pas une proposition logique : il n'appartient à aucun système discursif, il n'a pas de référence. Le concept se montre, et ne fait que se montrer. Les concepts sont bien des monstres qui renaissent de leurs débris <sup>23</sup> ». Cet aspect immanent et dynamique de la philosophie explique, grâce à sa capacité de la création de concepts, dans quel sens le fait de disqualifier la valeur créative des concepts, signifie discréditer la philosophie. Par conséquent, la critique n'est plus entendue comme une délimitation du sens – tel que chez les philosophes analytiques – mais comme un élargissement et une multiplicité du réel. Elle « implique de nouveaux concepts (de la chose critiquée) autant que la création la plus positive. Les concepts doivent avoir des contours irréguliers moulés sur leur matière vivante <sup>24</sup> ». La philosophie est « hétérogenèse ». Un langage pragmatique permettant d'exprimer les variations et la pluralité de l'être est alors substitué, à celui, parfait, défendu par Russell. Deleuze s'oppose à Russell du point de vue de l'utilité de la logique, de ces outils, de ces finalités et de l'ontologie sur laquelle elle repose.

Ainsi, contre l'isomorphisme, Deleuze propose-il un empirisme transcendantal. Partant, Deleuze veut réorienter la philosophie vers la création des concepts afin de l'engager dans un processus pluridisciplinaire qui permette un dialogue entre philosophie, psychologie et sciences sociales. Cette interpénétration entre ces disciplines confère à la philosophie le statut d'une « géopolitique ». De la sorte, « ce n'est pas la vérité qui inspire la philosophie, mais des catégories comme celles d'Intéressant, de Remarquable ou d'Important qui décident de la réussite ou de l'échec <sup>25</sup> ».

Somme toute, le statut du concept, de 'l'image de la pensée', est primordial chez Deleuze. La philosophie est peuplée par les concepts. Parce qu'ils ont une histoire, la philosophie en a aussi. À ce sujet, Deven Burks affirme ce qui suit : « Le concept n'a pas de référent, ou il ne réfère qu'à lui-même. Cela le distingue nécessairement de ce que l'on nomme couramment dans les sciences expérimentales et naturelles : « concept ». Le concept en philosophie n'est pas un outil en vue de la connaissance d'un état de choses. Il contient en lui tout ce dont il a besoin <sup>26</sup> ».

La philosophie, de ce point de vue, s'apparente à la littérature. Elle crée des concepts à partir d'un travail sur le discours en vue d'inventer des concepts et un style d'écriture refusant toute normativité préétablie. Deleuze va jusqu'à comparer un philosophe à un littérateur ou à un « artiste (qui) ajoute toujours de nouvelles variétés au monde. Les êtres de sensation

sont des variétés comme les êtres de concept, des variations, et les êtres de fonction, des variables<sup>27</sup> ». De plus, le rapprochement entre art et philosophie est entendu du point de vue de leurs aspirations. Tous les deux tendent vers l'avenir : les figures esthétiques aussi bien que les concepts philosophiques sont des « *visions du devenir* ». L'activité créatrice en philosophie consiste, dans cette optique, en une invention contre les lois de la logique, même si elle se fait dans le langage. Cette orientation deleuzienne montre bien les divergences radicales entre Russell et toute la tradition analytique, d'un côté, et Deleuze et une partie de la tradition continentale, de l'autre. Ce choix explique, de même, les critiques sévères auxquelles a été affrontée la philosophie de Deleuze. Ces réserves peuvent être subsumées sous une question centrale : peut-on faire la philosophie sans la logique ?

#### 4. Est-il possible de philosopher sans logique ?

Plusieurs thèses de Deleuze ont été largement critiquées, notamment celles qui touchent à sa méthode de philosopher et à son mépris de la logique. Dans son ouvrage *La Demande philosophique*, Jacques Bouveresse, philosophe français, explique clairement dans quel sens Deleuze et Gattari se sont mal servis des expressions « logique et analyse logique ». Il explique : « *Il me semble pour le moins difficile de faire tout simplement comme si l'émergence de la nouvelle logique à l'époque de Frege, de Russell et du premier Wittgenstein et l'exploitation qui a été faite des possibilités nouvelles que représentait pour la philosophie l'analyse logique des expressions et des énoncés avaient constitué uniquement une usurpation de plus, et non pas également un progrès non négligeable. Puisqu'il est question, dans le livre de Deleuze et Guattari de l'« idée enfantine » que la logique se fait de la philosophie, je ne crois pas inutile de rappeler qu'il n'y a probablement rien d'aussi peu enfantin que la façon dont les auteurs en question se sont servis de la forme nouvelle de la logique pour renouveler la philosophie elle-même. Toute le problème est justement que la 'haine de la philosophie' dont les membres du Cercle de Vienne sont supposés généralement fournir l'exemple le plus typique et le plus révoltant ne les a pas empêchés, quoi qu'on pense, d'être convaincus eux aussi de défendre la 'vraie' philosophie et également celle l'avenir*<sup>28</sup> ».

Insistant sur l'apport de la logique formelle moderne (Frege, Russell et Wittgenstein) relevé par Jules Vuillemin et Gaston Granger, Bouveresse critique sévèrement Deleuze et Gattari car ils ont nié que le rôle de la philosophie consiste à incarner le dialogue et la critique. Il rejette le jugement deleuzien affirmant que certaines pensées dites philosophiques ne sont pas dignes d'être lues ou discutées. Bouveresse insiste, à cet égard, sur le fait que les différences entre les philosophies ne résident pas dans leur capacité d'inventer des concepts, ni de trouver

des solutions. Le véritable mérite d'une philosophie, c'est de poser les bonnes questions et de créer les bons concepts pour les résoudre. Certes, les critiques adressées par Bouveresse à la philosophie de Deleuze s'inscrivent dans le cadre de ses propres exigences et convictions philosophiques et méthodologiques caractérisées par l'importance accordée à la logique formelle, la rigueur analytique et la clarté conceptuelle. Toutefois, cela n'atteint pas la pertinence de sa philosophie.

Examinons de plus près cette « haine » envers la logique sous un autre angle. Incontestablement, l'histoire peut nous fournir des éléments pour comprendre cette aversion pour la logique, et plus généralement pour la philosophie analytique. Pierre Bourdieu disait en substance que la circulation des idées est indépendante du contexte, ce qui est probablement à l'origine des malentendus et des mécompréhensions qui peuvent s'installer. Dit autrement, la philosophie, ensemble de pensées philosophiques, qui voyagent et qui circulent incessamment, n'a pas toujours la même réception, en partie dans les cadres institutionnels. Cela explique les divergences entre la tradition analytique et la tradition continentale, malgré ses différentes réceptions (bonnes et moins bonnes) sur le territoire français. Une lecture socio-historique peut nous révéler qu'il y a, au moins, deux explications majeures qui éclairent le « refus » de la philosophie analytique dans le contexte français.

La première raison en est qu'il y a une tradition philosophique enracinée dans l'histoire, qui a ses propres repères théoriques et problématiques. Nous citons particulièrement le rationalisme et le positivisme. Le contexte (culturel, politique) français était également favorable à l'adoption de ce courant philosophique germanophone (Kant, Hegel). La seconde raison en est que pour qu'une philosophie soit connue et reconnue, il faut qu'elle soit enseignée : il faut trouver le cadre institutionnel pour transmettre un savoir ou une philosophie quelconque. Certes, les philosophes français se sont assigné-e-s la tâche d'expliquer cette mauvaise réception, ces malentendus, ces mécompréhensions, et même ce refus explicite de la philosophie analytique. Tel est le cas de Pascal Engel (*La recherche en philosophie analytique, La dispute*), Sandra Laugier (*Quel avenir pour la philosophie analytique en France*), Jacques Bouveresse (*Rationalité et cynisme*) Claudine Tiercelin (*La Post-vérité ou le dégoût du vrai*).

Ainsi, Engel insiste-t-il constamment, d'une part, sur la difficulté de la philosophie analytique à s'installer en France – alors qu'elle commençait à faire école dans d'autres pays tels que l'Italie et l'Allemagne – et sur la résistance des philosophes français à admettre ce nouveau mode de philosopher, de l'autre. D'après lui, dans la tradition continentale, un philosophe est principalement un intellectuel, ses idées sont souvent conditionnées par le contexte culturel de son temps et il



est également détaché des cadres institutionnels qui s'intéressent à transmettre les savoirs les plus récents. Il assure : « (T)ypiquement, un philosophe continental est un intellectuel, dont on attend qu'il prenne position sur les « grands sujets », comme la nature de la démocratie, le racisme et la guerre, alors que, typiquement, le philosophe analytique (...) ne semble s'occuper que des questions qui sont du ressort des philosophes académiques, en particulier des questions de logique, ou des questions de type scolastique <sup>29</sup> ». Toutefois, ce point de vue, n'est pas valable pour tous les philosophes analytiques : Russell, entre autres, était un intellectuel engagé, connu pour son activisme pacifiste, ses prises de position contre la guerre et son plaidoyer pour les droits de l'homme. Il a également écrit sur des sujets sociaux et politiques, comme dans *Pourquoi je ne suis pas chrétien*.

Dans le même ordre d'idées, Jacques Bouveresse explique, dans un article intitulé « Bertrand Russell, la science, la démocratie et la poursuite de la vérité », ce rapport entre la philosophie et la démocratie. Pour lui, la solidarité qui existe entre la science et la démocratie se traduit dans le fait que, après avoir été expérimenté dans le traitement des questions scientifiques, le principe de la libre recherche est susceptible de s'étendre assez naturellement à celui des questions politiques. Il cite Russell, selon qui « L'habitude de fonder les opinions sur la raison, quand elle a été acquise dans la sphère scientifique, est apte à être étendue à la sphère de la politique pratique. Pourquoi un homme devrait-il jouir d'un pouvoir ou d'une richesse exceptionnels uniquement parce qu'il est le fils de son père ? Pourquoi les hommes blancs devraient-ils avoir des privilèges refusés à des hommes de complexions différentes ? Pourquoi les femmes devraient-elles être soumises aux hommes ? Dès que ces questions sont autorisées à apparaître à la lumière du jour et à être examinées dans un esprit rationnel, il devient très difficile de résister aux exigences de la justice, qui réclame une distribution égale du pouvoir politique entre tous les adultes, à l'exception de ceux qui sont fous ou criminels. Il est, par conséquent, naturel que le progrès de la science et le progrès vers la **démocratie** aient marché la main dans la main <sup>30</sup> ».

## Conclusion

La confrontation entre les deux mouvements divergents, philosophie analytique et philosophie continentale, permet, certes, de montrer la richesse de la pensée philosophique, mais c'est aussi l'occasion de montrer les implications pratiques de recherches, en philosophie ou en sciences. Cette confrontation ne permet surtout de s'assurer que la philosophie est constamment capable de se régénérer, de se rénover entièrement grâce à ces orientations des consciences. Ces orientations montrent qu'indépendamment des attitudes philosophiques divergentes, et malgré les mutations des conceptions autour de la philosophie et de son style, le philosophe ne peut échapper au royaume des essences.

## Notes

- <sup>1</sup> Russell, B *Problèmes de philosophie*, Paris, Payot, 1989, trad. et introd. de F. Rivenc, p.178.
- <sup>2</sup> Russell, B *La Méthode scientifique en philosophie*, Paris, Payot trad. Philippe Devaux, 1971, p.23.
- <sup>3</sup> Vernant, D. *La Philosophie mathématique de Russell*, Paris, Vrin, 1993, p.116.
- <sup>4</sup> Wittgenstein, L. *Tractatus- logico-philosophicus*, trad. Préambule et notes de G. G. Granger, intro. Par B. Russell, Paris, Gallimard, 1993, §7.
- <sup>5</sup> Russell, B. « la Philosophie de l'atomisme logique », in : *Écrits de logique philosophique*, trad. Jean-Michel Roy, Paris, PUF, 1989, p.394.
- <sup>6</sup> Russell, B « sur la méthode scientifique en philosophie », in : *Mysticisme et logique*, trad. Denis Vernant, Paris, Vrin, 2007, §§96-97, pp.105-106.
- <sup>7</sup> Cf. Heidegger, M. 1990. Être et temps, trad. F.Vezin, Paris, Gallimard.
- <sup>8</sup> Elle réduit le langage à un système de signes.
- <sup>9</sup> Heidegger, M. : *Chemin qui mènent nulle part*, trad. Wolfgang Brokmeier, Paris, Gallimard, 1950.p. 322.
- <sup>10</sup> Deleuze, G. 2005. *Qu'est-ce que la philosophie ?* Paris, Édition Minuit, p. 133.
- <sup>11</sup> Deleuze, Op. cit. p. 189.
- <sup>12</sup> Le dictionnaire Larousse nous fournit la définition suivante du mot « haine » c'est un « (s)entiment qui porte une personne à souhaiter ou à faire du mal à une autre, ou à se réjouir de tout ce qui lui arrive de fâcheux ».
- <sup>13</sup> Italiques de l'auteur.
- <sup>14</sup> Deleuze, G. Op.cit.p.10.
- <sup>15</sup> Deleuze, G. Qu'est-ce que la philosophie, op.cit. p. 10.
- <sup>16</sup> Deleuze, G. Op.cit. p.74.
- <sup>17</sup> L'expérience directe avec des objets solides nous permet d'avoir conscience d'un universel de la solidité. Aussi bien que l'expérience directe de comparaison entre objets, nous permet de percevoir les universaux de la grandeur et la petitesse.
- <sup>18</sup> « *La philosophie procède par un plan d'immanence ou de consistance ; la science avec un plan de référence* », Deleuze, Qu'est-ce que la philosophie ? op.cit., p.112.
- <sup>19</sup> Deleuze, G. op.cit., p. 134.
- <sup>20</sup> Burks, *Le concept de concept dans la philosophie de Deleuze*, l'Harmattan, 2021, p. 62.
- <sup>21</sup> Deleuze, G. op.cit., p.111.
- <sup>22</sup> Deleuze affirme que : « *La logique est réductionniste, non par accident, mais par essence et nécessairement : elle veut faire du concept une fonction suivant la voie tracée par Frege et Russell* », op.cit., p.128. Deleuze s'oppose à l'articulation de la pensée au modèle de la logique classique ou propositionnel car elle ne reconnaît que les jugements d'attribution. En d'autres termes, la logique classique a réduit les relations à des rapports d'attributions et la logique de Russell et de Frege, selon Deleuze, a réduit le concept à une fonction. Il précise que : « *Elle fait de la science le concept par excellence, qui s'exprime dans la proposition scientifique. Elle remplace le concept philosophique par un concept logique, qui s'exprime dans les propositions de fait. Elle laisse au concept philosophique une part réduite ou dégénérée, qu'il se taille dans le domaine de l'opinion* », op.cit., pp.142-143.
- <sup>23</sup> Op.cit., p. 133.
- <sup>24</sup> Op.cit., p. 80.
- <sup>25</sup> Op.cit., p. 80.
- <sup>26</sup> Burks, D. op.cit. p.8.
- <sup>27</sup> Op.cit., p. 166.
- <sup>28</sup> Bouveresse, J. 1996. *La demande philosophique*, Éditions de l'éclat, Paris, Note 20, pp.51-52.

<sup>29</sup> Engel, P.1997. *La Dispute*, Paris, Collection Paradoxe, p. 23.

<sup>30</sup> “The habit of basing opinions on reason, when it has been acquired in the scientific sphere, is apt to spread to the sphere of practical politics. Why should a man enjoy exceptional power or wealth merely because he is the son of his father? Why should white men have privileges denied to those with other complexions? Why should women be subject to men? As soon as these questions are allowed to come into the light of day and be examined in a rational spirit, it becomes very difficult to resist the claims of justice, which demands an equal distribution of ultimate political power among all adults, with the exception of those who are insane or criminal. It is, therefore, natural that the progress of science and the progress towards democracy have gone hand in hand». Russel, B. 2010. *Fact and Fiction*, 2010 The Bertrand Russell Peace Foundation Ltdp, p.99.

## References

- Deleuze, G. 2005. *Qu'est-ce que la philosophie ?* Paris, Édition Minuit.
- Russell, B. 1989. *Problèmes de philosophie*, Paris, Payot, trad. et introd. de F. Rivenc.
- Russell, B. 1971. *La Méthode scientifique en philosophie*, Paris, Payot trad. Philippe Devaux.
- Russell, B. 1989. « La Philosophie de l'atomisme logique », in : *Écrits de logique philosophique*, trad. Jean-Michel Roy, Paris, PUF.
- Russell, B. 2007. *Mysticisme et logique*, trad. Denis Vernant, Paris, Vrin.
- Bouveresse, J.1996. *La demande philosophique*, Éditions de l'éclat, Paris
- Burks, D. 2021. *Le concept de concept dans la philosophie de Deleuze*, l'Harmattan.
- Cherniavsky, A. 2024. *Deleuze, Philosophy and the creation of concepts*, Edinburg University Press, Plateaus.
- Engel, P. 1997. *La Dispute*, Paris, Collection Paradoxe.
- Justion Murphy, J. 2019. *Based Deleuze: The reactionary leftism of Gilles Deleuze*, Goodreaders.
- Mengue, Ph. 1994. *Gilles Deleuze ou le système du multiple*, Paris, Kimé.
- Vernant, D.1993. *La Philosophie mathématique de Russell*, Paris, Vrin.